

Réflexion à partir du passage de l'Évangile selon Matthieu, au chapitre 5, versets 17 à 20 :

Jésus enseigne la foule et ses disciples :

« N'allez pas croire que je sois venu pour abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir. Amen, je vous le dis, en effet, jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, pas un seul iota ou un seul petit signe de lettre de la Loi ne passera, jusqu'à ce que tout soit arrivé. Dès lors celui qui transgressera un seul de ces plus petits commandements et qui enseignera aux gens à faire de même sera déclaré le plus petit dans le Royaume des cieux, mais celui qui les mettra en pratique et les enseignera, celui-là sera appelé grand dans le Royaume des cieux. Car, je vous le dis : si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens, non, vous n'entrerez jamais dans le Royaume des cieux. »

Avons-nous bien entendu les paroles du Christ : « Si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des Pharisiens, non, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux » !

À la suite de ce passage, l'évangile raconte que le Christ énonça 6 exemples sur le schéma : « Vous avez appris » ceci, « et moi je vous dis » cela qui peut paraître encore bien plus exigeant : Pas de meurtre devient pas de colère // Pas d'adultère devient pas de convoitise // Certificat de répudiation devient pas de répudiation // S'acquitter d'un serment pris devant Dieu devient ne pas prononcer de serment par Dieu // Œil pour œil, dent pour dent devient ne pas riposter au méchant // Aimez son prochain et haïr son ennemi devient aimer sans exception.

Alors nulle mention d'indulgences payantes pour entrer dans le Royaume des cieux, mais la mention d'une justice, et pas des moindres. Alors “salut par la foi, don gratuit de Dieu” ou bien “salut par les œuvres, par la justice que nous accomplissons” ?

Dépasser la justice des scribes et des Pharisiens, quelle gageure et c'est peu de le dire ! N'est-ce pas là un défi impossible à réaliser ? En effet, comment mieux faire que ces hommes qui ont défini ou qui cherchent à définir pour chaque acte, pour chaque situation, ce qui serait le mieux, ce qui respecterait le mieux la Loi contenue dans les Écritures, dans la Bible ?

Que faut-il donc faire pour surpasser leur justice ? Faut-il reprendre leur travail là où il a été détourné, comme l'a fait Jésus, disant par exemple que c'est le sabbat, le jour du repos, qui a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat ^(Mc 2,27) ou bien lorsqu'il a critiqué les Pharisiens parce qu'ils avaient défini qu'offrir un don au Temple vaudrait mieux qu'aider ses parents dans le besoin ^(Mt 15,1-9).

Je ne pense pas que le but du Christ ait été de reprendre le travail des Pharisiens, mais qu'à l'occasion de controverses, il a voulu montrer que le chemin, la méthode qu'ils ont prise pour accomplir la justice finissait par s'opposer à la justice elle-même. Cette méthode des Pharisiens que l'on a appelé casuistique, c'est-à-dire définir ce qu'il faudrait faire pour chaque cas possible et imaginable, est un travers qui revient régulièrement dans l'histoire de l'humanité. La casuistique a cours dans certaines religions comme elle a eu cours dans l'Église et qu'elle a encore cours dans certaines d'entre elles. On la retrouve aussi dans nos régimes parlementaires actuels, avec leur forte inflation législative. Si bien que l'on peut même se retrouver et sans le savoir, hors-la-loi.

Quoi qu'il en soit, ils pensaient bien faire, ces Pharisiens, qui interdisaient de soigner durant le sabbat afin que le repos hebdomadaire soit pleinement respecté. Cependant, si ce repos est un bien pour l'homme, le soin ne l'est pas moins. Au-delà des cas, il y a aussi les principes. Or, faut-il tenir l'un plutôt que l'autre ? Finalement, que faut-il donc faire pour être juste ? À quelle réforme l'Évangile nous appelle-t-il dans notre histoire ?

Jésus, nous l'avons entendu, est venu accomplir la Loi et les Prophètes. Or, nous pouvons observer dans la *Bible* que la Loi et les Prophètes ne sont pas, ni ensemble ni en eux-même, des blocs monolithiques, mais il y a du "jeu" en eux et entre eux, c'est-à-dire un espace où l'homme peut jouer sa liberté et sa responsabilité et où Dieu exprime la sienne au-delà de tout ce que l'homme voudrait ou penserait que Dieu est, agit, exige de nous. Autrement dit, Dieu ainsi que la dignité de l'homme sont prééminents à tout discours, à toute loi, à tout règlement, si justes soient-ils.

Car il n'y a, pour ainsi dire, au fondement de la Loi et des Prophètes que deux commandements : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton être et de toute ta force » et ce qui lui est d'égal importance : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Aimer, voilà donc la clé de notre affaire.

Pour ma part et je pense qu'il en est de même pour vous, nous souhaitons aimer Dieu et notre prochain de tout notre possible. Mais nous nous savons aussi pécheurs, ayant chacun notre finitude. Comment alors, par notre amour, dépasser la justice des scribes et des Pharisiens ? Faut-il que notre amour soit parfait, malgré notre péché, malgré notre finitude ? N'est-ce pas là encore un défi impossible à réaliser ?

Pourtant il est bel et bien écrit dans nos *Bibles* : « Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5,48). Mais de quelle perfection s'agit-il ? Que veut l'homme lorsqu'il se perd à légiférer sur pratiquement tout. Ne veut-il pas finalement un monde sans défaut et plus encore un monde sans mal. Mais ainsi, quelle place reste-t-il à l'erreur, aux débats, à la finitude ou aux handicaps ? quelle place reste-t-il à celles et ceux qui ne sont pas parfaits selon les critères

actuelles : trop ceci ou pas assez cela ? Mais également, quelle place reste-t-il à celles et ceux qui ont commis le mal à un moment de leur existence à part l'exclusion perpétuelle. Ce monde parfait selon les Pharisiens et selon nombre d'autres personnes est finalement un monde où l'on exclut, où l'on catégorise définitivement telle et telle personnes. Un monde où finalement il ne fait pas bon vivre. Ce n'est donc pas un monde tel que Dieu le veut.

Car s'il est écrit « Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait », il est pareillement écrit : « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux » (Lc 6,36). Derrière le terme biblique de miséricorde, il y a l'idée d'enfanter la vie. C'est bien à cette perfection là que nous sommes appelés : non pas à une pitié miséricordieuse envers je ne sais quelle catégorie de pécheurs, mais à vouloir enfanter la vie, enfanter un environnement et des relations vivables, y compris pour nous-mêmes, car ce peut être nous seuls qui nous empêchons de vivre pleinement.

Il ne s'agit donc pas de faire pour faire, d'observer telle loi ou principe légal ou religieux pour être en règle, mais de s'insérer dans un mouvement, dans une dynamique où la vie relationnelle à sa place, toute sa place. Dans ce contexte, tel principe d'éthique ou d'un autre domaine n'est qu'un outil parmi d'autres que l'on peut utiliser ou laisser dans notre boîte à outils, améliorer, voire abandonner s'il ne s'avère n'apporter plus rien de bon.

Finalement, nous laissons la porte ouverte à une réforme de notre manière de vivre et de concevoir les choses, de même que nous laissons à l'autre la porte ouverte à ce qu'il effectue de lui-même une telle réforme. N'est-ce pas ce qui s'est passé avec Zachée, le collecteur d'impôt ? Qu'à fait Jésus, sinon le visiter. Or cette seule attitude a ouvert le cœur de cet homme.

Nous sommes dans une société où les individus seraient en perte de repères nous dit-on. Où des principes ou des institutions, parfois millénaires, sont remis en question et l'on assisterait alors à une rupture ou à une perte de civilisation. Et voilà que certains prétendent sauver l'homme, la femme également (!), ainsi que la société avec la seule morale pour ainsi dire. De la même manière qu'il y eut un positivisme scientifique sensé régler tous les problèmes liés à l'humaine condition, il y a une sorte de positivisme moral qui est défendue par certaines Églises, au risque de devenir des clubs privés où l'on concourt entre soi à la sainteté.

Ce moralisme serait même, nous fait-on savoir, une saine base à un dialogue œcuménique ou inter-religieux. Que toutes les religions prennent en pitié par exemple “les pauvres homosexuel-le-s englués dans cette orientation sexuelle bien entendu moralement condamnable”. Le moralisme ici dénoncé est bien une forme de pharisaïsme, au point que l'on pourrait reprendre ce reproche du Christ : « Malheur à vous, docteurs de la Loi, vous qui avez pris la clé de la connaissance : vous n'êtes pas entrés vous-mêmes, et ceux qui voulaient entrer, vous les en avez empêchés » (Lc 11,52).

L'Église ou plutôt les Églises sont toujours à réformer et avec elles chacun, chacune de nous. Voilà sans doute un héritage qu'il nous faut préserver et ne pas se laisser aller à un discours qui ne donne pas envie de connaître Jésus le Christ, celui qui peut nous aider à accomplir toute justice, car il chemine avec chaque personne à partir de là où elle en est, dans son histoire de vie qui vaut plus que n'importe quelle morale : un salut par grâce qui nous aide à faire œuvre de justice.

Nous sommes donc invité-e-s à la réforme, non pas comme une action à accomplir durant un temps défini, mais comme une manière d'être chaque jour et de témoigner de notre foi, afin d'accomplir toute justice, c'est-à-dire d'être en capacité de servir la vie relationnelle, une vie en présence de Dieu, quel que soit le chemin que nous prenons et les personnes que nous rencontrons.

DENIS